

Amélie Cordonnier
Pas ce soir



Flammarion

Pas ce soir

*Amélie
Cordonnier*

« Un homme et une femme. Chacun de leur côté. Un homme qui ne dort pas et une femme qui s'assomme. Un homme sur sa tablette et une femme dans son bouquin. Un homme qui désire et une femme qui soupire. Un homme qui se désole, une femme qui s'enferme, les heures qui s'étirent. Et plus rien. Rien de rien. »

Huit mois, deux semaines et quatre jours qu'il n'a pas fait l'amour avec Isa. Et ce soir, elle lui annonce qu'elle s'installe dans la chambre de Roxane, leur fille cadette qui vient de quitter la maison. Pourquoi le désir s'est-il fait la malle ? Comment a-t-il pu s'éteindre après de si belles années ? Le départ des enfants a-t-il été fatal ? Est-ce que tout doit s'arrêter à cinquante ans ? Lui refuse de s'y résoudre puisqu'Isa semble l'aimer encore.

Amélie Cordonnier ausculte l'histoire d'un couple à travers le regard d'un homme blessé.

Amélie Cordonnier est journaliste littéraire et l'autrice de Trancher et d'Un loup quelque part (Flammarion, 2018 et 2020), traduits dans plusieurs langues.

Flammarion

Pas ce soir

DE LA MÊME AUTRICE

Trancher, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.

Un loup quelque part, Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2022.

Amélie Cordonnier

Pas ce soir

roman

Flammarion

© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-5641-6

« Qu'est-ce que tu n'ferais pas
Pour la peau ? »

Dominique A, *Pour la peau*

Désolée, ne m'en veux pas, mais je dormirai tellement mieux là-bas. Elle a dit *là-bas* pour désigner la chambre de Roxane, et leur quatre-pièces a beau mesurer moins de quatre-vingts mètres carrés, il lui a semblé que c'était loin. Très loin. Très très loin. Le bout du monde. Et peut-être aussi la fin d'un monde. Ah, bah d'accord. Ils en sont donc arrivés là... Des mois qu'ils se couchent en décalé, des mois qu'il la trouve systématiquement endormie quand il la rejoint. Des semaines qu'il se demandait comment elle faisait pour trouver si vite le sommeil avant de tomber sur la boîte de Donormyl. C'était déjà pathétique. La triste petite misère de la conjugalité. Mais alors là... Là, c'est encore autre chose. Un sale palier franchi. Un échelon supplémentaire gravi sur l'échelle de la désespérance. Lui qui adore la montagne se représente parfaitement la mauvaise pente, bien raide, sur laquelle ils se trouvent désormais. Et il a beau n'avoir jamais eu le vertige de sa vie, son obliquité l'effraie. Allongé, les yeux ouverts dans le

PAS CE SOIR

noir, il a l'impression que des milliers de kilomètres les séparent. Qu'il l'a perdue. Que quelque chose entre eux s'est brisé. Net. Qu'il ne saura pas recoller. Si encore elle était partie à un stage de yoga au fin fond de la France, quand bien même il s'imaginerait, comme chaque fois qu'elle s'en va, les participants qui lui tournent autour, les tas de gars qui la félicitent chaleureusement pour sa souplesse et son lâcher-prise, lui sourient pendant le dîner, l'invitent à boire une dernière tisane et plus si affinités. Il préférerait la savoir à Lille ou Marseille, il préférerait se faire des films, se figurer les enfoirés qui la draguent et la raccompagnent jusqu'à sa chambre. Tous les scénarios pourris vaudraient mieux que celui-là. Eux deux sous le même toit, séparés par trois murs et un couloir. Il ne s'y attendait tellement pas. Mais pourquoi décider ça, comme ça, ce soir, après ce dîner chez les Berthon ? C'était pourtant ce qu'on appelle une bonne soirée. Le genre de soirée entre copains qui vous flingue la semaine à peine commencée. Dont il faut au moins deux jours pour se remettre. Ils ont beaucoup parlé, sacrément ri, énormément picolé et finalement terminé bien trop tard pour un mardi. Petits plats dans les grands, champagne et deux bouteilles de vin à quatre. Isa a eu mal au cœur à peine montée dans le taxi. A-t-elle pris sa décision pendant qu'elle respirait tant bien que mal par la fenêtre ouverte sur la nuit froide de novembre ou est-ce en se démaquillant qu'elle a eu l'idée de dormir à côté ? C'est idiot, cela ne change rien au problème,

PAS CE SOIR

mais il ne peut s'empêcher de se poser la question. Et la question tourne, tourne en boucle dans sa tête. Jamais la chambre ne lui a semblé aussi grande. C'est à croire que la solitude pousse les cloisons. Perdu, déchu. Détrôné dans ce king size. Le roi n'est à la hauteur de rien, ce soir. Il faudrait s'en moquer, réussir à ne pas dramatiser. Isa dort dans la chambre de Roxane. Point barre. Isa dort à côté parce qu'elle est fatiguée, qu'elle a besoin de récupérer. Pas de quoi en faire toute une histoire. Et puis ça va, il a compris qu'il ronflait comme un cochon. L'image d'un porc fangeux lui vient, qu'il chasse aussitôt. Celle de la locomotive l'agresse moins. Il ne voulait pas y croire, mais sait à quel point ses vrombissements sont affreux depuis ce dimanche midi où il s'était assoupi après le déjeuner. C'était il y a quelques mois, début juin, juste avant que Roxane ne parte pour les États-Unis. Les filles s'étaient amusées à le filmer pendant sa sieste et lui avaient fait écouter leur enregistrement à son réveil. Mortifié ! Il ne savait plus où se mettre. Ce soir la colère chasse la honte, qui gonfle et monte, monte en lui comme une sale bête.

Huit mois.

Huit mois deux semaines et quatre jours.

Huit mois deux semaines et quatre jours qu'il n'a pas touché Isa.

Quand le réveil sonne, il lui faut de longues minutes avant de réussir à se lever. Il émerge laborieusement. Mal à la tête. Et tête dans le cul, à moins que cela ne soit l'inverse. Besoin d'un Doliprane et d'un café. Assise au bar de la cuisine, Isabelle termine sa tartine. Grand sourire au-dessus de sa tasse de thé. Chemisier blanc, minijupe noire sur collants opaques. Elle a l'air d'une jeune fille. En fleur, malgré la corolle de cernes qui assombrit ses yeux. Bien dormi. Ce n'est pas une question, mais une information, qu'elle délivre sur un ton réjoui. Dormi comme un bébé même, prétend-elle en dépit du teint blême qui la contredit. Il remarque qu'elle prend des pincettes. Assez grosses, les pincettes. Il sent bien qu'elle surjoue, qu'il y a quelque chose d'un peu forcé dans cette gaîté matinale. Que c'est sa façon à elle de ménager sa susceptibilité, de s'excuser d'avoir déserté le lit conjugal. Il lui en est reconnaissant. Se félicite qu'elle fasse comme si de rien n'était. Comme si entre eux tout était normal. Il se promet de ne pas boire ce soir,

PAS CE SOIR

histoire de ne pas ronfler. De toute façon, ces derniers temps il picole trop. Impossible de se souvenir à quand remonte sa dernière journée sans alcool. La bouteille qu'il débouche en rentrant du bureau y passe chaque fois ou presque. Une petite détox ne lui fera pas de mal.

Sa bonne résolution se dilue à mesure que s'écoule la journée. À midi il n'en reste plus que quelques gouttes qui finissent par s'évaporer. À 19 h 30, il commande une Tsing Tao bien méritée au Jap' chez qui il passe en sortant du métro et la sirote en détaillant longuement le menu qu'il connaît pourtant par cœur. Il se décide finalement pour un SP5, ajoute des sushis, prend aussi des makis et des californias dont raffole Isa. Puis il s'arrête à la pharmacie juste en bas de chez eux. Déjà occupée avec une cliente, Charlotte s'interrompt gentiment, carte Vitale à la main, pour lui préciser qu'Olivier vient de partir. Aujourd'hui il a son fils. Ah oui, c'est vrai, on est mercredi. Contrarié. Il hésite puis, très vite, se décide : il repassera demain. Aucune envie de parler de ses problèmes à n'importe qui. En rentrant, il découvre sur la table de la cuisine le mot qu'a dû griffonner Isabelle ce matin avant de filer. Ne m'attends pas ce soir, je dîne avec Béné. Il avait complètement zappé. Il vit avec une éclipse. C'est à croire qu'elle fait tout pour passer le moins de soirées possible en sa compagnie. Il n'est plus pour elle qu'un intermittent. S'il avait su, il ne se serait pas tant dépêché, aurait accepté la proposition d'Éric et bu un verre avec lui en sortant du bureau. Tant pis. Il range

PAS CE SOIR

les californian rolls au frigo, se prépare un plateau et s'installe dans le salon. Les fenêtres donnent sur les voisins. C'est l'heure de la famille réunie autour de la table, l'heure de la télé allumée, des couples blottis dans le canapé, des gratouilles et des baisers. L'heure de tout ce à quoi il n'a plus le droit. Il finit par troquer son portable contre sa tablette. Tout le monde dit le plus grand bien de *Marriage Story*, alors allons-y. Adam Driver et Scarlett Johansson ne baisent plus, eux non plus, et s'écharpent à merveille. C'est vrai qu'ils sont bouleversants dans le rôle de ces parents en plein divorce, prêts à tout pour récupérer la garde de leur gosse. Il ne voit pas le temps passer. Cliquetis de clés. Déjà ? Bonsoir. Ah, tiens, te voilà ! Il met sur pause pour accueillir Isa et force son sourire. C'est un rictus de joker assorti d'un salut glacial et d'un Bonne soirée ? qui pue le dépit, mais ne refroidit pas Isa. Elle a visiblement envie de discuter. Ça va, t'as dîné ? Moi, je suis épuisée. Tu m'étonnes, ma vieille, après deux sorties d'affilée. Il se mord la langue juste à temps pour ne pas l'agresser et prétexte qu'il lui reste juste quatorze minutes de film pour esquiver leur conversation. Pas de souci, Isa retire son manteau, s'assoit face à lui pour se déchausser et annonce qu'elle va se démaquiller. Ce n'est que lorsqu'il éteint sa tablette, à la fin du générique, qu'il réalise qu'elle n'a pas retraversé le salon. Il la trouve endormie dans le lit de Roxane et comprend que, cette nuit encore, il la passera sans elle.

La peau rouge à force de s'embrasser, les bleus sur les genoux, les coudes brûlés par les va-et-vient frénétiques sur la moquette, les fringues disséminées dans l'appart, le soutien-gorge qu'on cherche partout avant de finir par le retrouver coincé dans l'interstice du canapé, au moins ils auront connu ça. Ensemble. Affaire classée. Mémoire bien rangée mais gros regrets. Et putain de nostalgie. C'est pas croyable comme ça peut faire mal, les souvenirs. Et comme ça jaillit sans prévenir. Impossible de se concentrer sur ce dossier. Il peine à avancer, s'agace chaque fois qu'un collègue l'interrompt, n'a toujours pas bouclé l'appel d'offres qu'il doit rendre après-demain. Une vraie cata. C'est bête à admettre, mais la perspective de passer une nouvelle nuit sans Isa l'angoisse et l'englue. Au point où il en est, autant rentrer. À 18 h 45, il plie, éteint son ordi, s'engouffre dans le métro. Puisque jamais deux sans trois, Isabelle va sûrement lui refaire le coup ce soir. Mais si jamais elle décidait de faire mentir le proverbe et de revenir

PAS CE SOIR

dormir avec lui... Les Filles du Calvaire le convainquent d'envoyer un SMS à Olivier pour le prévenir qu'il va passer. Est-ce qu'il peut l'attendre avant de fermer ? La réponse s'affiche sans tarder : Bien sûr ! Le rideau de fer est déjà baissé à moitié. Fais gaffe à pas te cogner, le prévient son pote agenouillé devant le présentoir des brosses à dents. Un tube de Fluocaril ? blague-t-il. Non, ce n'est pas ça le problème. Alors dis-moi, qu'est-ce qui t'amène ? Et de lui raconter ses ronflements qui dérangent sa femme. T'imagines la honte ? Mais non, la honte de rien du tout. T'es pas le seul, qu'est-ce que tu crois. Sept Français sur dix sont dans ta situation. Des chercheurs ont mesuré que les plus gros ronfleurs atteignent cent décibels, ce qui représente tout de même le bruit d'une moto... Alors tu vois, t'es vraiment pas le cas le plus désespéré. OK, donc on fait quoi ? Il y a l'opération, mais pour l'ablation du voile du palais, ce soir ça risque d'être un peu juste. Non, sans rire. Pour commencer se moucher avant le coucher et se laver le nez avec un spray à l'eau de mer. Ensuite plusieurs options. Il lui aurait bien conseillé de la lavande ou de la menthe poivrée mais puisque les huiles essentielles c'est pas son truc, autant qu'il prenne une boîte de bandelettes nasales. Non, mais fais pas cette tête ! Elles sont transparentes et flexibles. Le principe ? Très simple. Les bandes écartent délicatement les ailes du nez afin d'améliorer le flux de l'air ainsi que le confort respiratoire et elles favorisent une respiration nasale plutôt que buccale, beaucoup

PAS CE SOIR

moins bruyante. À 15,50 euros la boîte de vingt-quatre, t'as rien à perdre. Et t'es presque tranquille pour un mois. Allez OK, adjudé ! Et vendu. Il sort de la pharmacie avec son sachet. Gêné... Presque autant que la première fois où il a acheté des capotes au supermarché. Rouge aux joues et profil bas, les yeux fixés sur le tapis roulant, il avait tout fait pour cacher son érubescence et éviter le regard de la caissière. Il s'en souvient comme si c'était hier, ce qui ne le rajeunit pas.

Il y a vingt ans, Isa se serait damnée plutôt que de loucher leur sacro-saint ciné du jeudi soir. Elle avait toujours un plan B, C et même D au cas où la baby-sitter les plantait. Fini tout ça. Disparu un peu avant les bonnes vieilles soirées télé, Magnum et Häagen-Dazs, vautrés ensemble sur le canapé. Aujourd'hui, quand Isabelle n'est pas plongée dans un des bouquins qu'elle rapporte chaque soir de la librairie, elle est scotchée sur son portable. Inatteignable. C'est à devenir dingue. Qu'elle lui manque alors qu'elle est là, devant lui, ça le rend fou. Jamais elle n'a été si lointaine à son gré. Ce soir, elle n'a strictement rien mangé. Nourritures digitales. C'est économique, tu me diras. Il la regarde, absorbée, engloutie dans les abîmes d'Instagram. Le signal émet faiblement depuis les profondeurs où elle navigue, mais le son passe encore à peu près puisqu'elle lui répond. Avec un léger décalage toutefois et sans lever les yeux. Elle *scrolle*, *scrolle*, comme disent les filles qui n'en ratent pas une pour le provoquer et se moquent de lui

PAS CE SOIR

quand il fait la guerre aux mots anglais. Si on lui offrait la possibilité de se réincarner, là, tout de suite, maintenant, il choisirait en écran. Oui, sans hésiter. En écran tactile. Au moins, elle le toucherait. Du bout des doigts. Peut-être même seulement de l'index, mais ce serait déjà ça. Ça lui suffirait. Il s'en contenterait tout à fait. C'est à en crever, tous ces gestes qu'Isa ne fait plus. La main dans la rue, même ça, ça a disparu. Alors tu penses, s'il avait su, il n'aurait pas fait rire les potes en leur exposant ses pauvres théories sur les ravages du sexe à la papa et l'amour pantoufflard avec ou sans charentaises. Ce n'était pas la peine de se la péter, de préférer les grosses chaussettes aux chaussons et les cachemires aux pyjamas pilou. Isa et lui ont feinté, mais foiré. Entre eux, tout s'est érodé. Pas seulement le désir. La curiosité, la conversation aussi, et ça c'est le pire. Y a qu'à voir : qu'est-ce qu'ils se sont dit pendant ce semblant de dîner ? Qu'ils étaient claqués, que la journée avait été pluvieuse, compliquée, trop de cartons à déballer et de clients impolis pour elle, trop de réunions à rallonge et le métro blindé pour lui. Des fadaïses. Des foutaises. La rengaine ! C'est fou comme on se croit toujours plus fort que tout le monde. Faudrait leur dire, aux filles, de faire gaffe, de vraiment se méfier, que l'amour finit par se pépériser et qu'on n'y peut rien, pauvres prisonniers de draps communs. Non, vaut mieux pas. Autant le garder pour soi. La petite baise hebdomadaire, vite

PAS CE SOIR

fait pas toujours bien fait, une fois les enfants couchés, le dîner débarrassé et l'éponge passée sur le plan de travail, juste avant d'attraper la télécommande, il n'aurait pas cru que ça leur tomberait si vite sur la gueule. Ça l'a longtemps déprimé. Mais maintenant il le sait, c'est mieux que rien.

Il ne pense qu'à ça. Ça veut dire quoi ? Que tout le porte à frémir. Que tout le porte au désir. Qu'il a toujours les idées mal placées. Placées au même endroit en tout cas. Ça veut dire qu'au premier confinement, quand Isa revenait des courses en disant *Il y a la queue partout*, il devait se faire violence pour ne pas répondre *Il y en a aussi une chez toi, tu sais ?* Ça veut dire que s'il croise une jupe à vélo, il la laisse passer, histoire de reluquer ses jambes et d'avoir une chance d'apercevoir sa culotte. Ça veut dire qu'il suffit qu'une cliente lui serre la main pour qu'il se figure la sienne sur ses seins. Ça veut dire que s'il monte dans un taxi et que c'est une femme qui conduit, il fantasme tout ce qu'il pourrait lui faire sur la banquette arrière. Ça veut dire qu'en ce moment même, malgré les manteaux, les doudounes, les écharpes et les bonnets, malgré les cols roulés et autres pulls dissuasifs, malgré toutes les pelures empilées, il ne peut s'empêcher de déshabiller mentalement toutes les femmes qu'il mate dans le métro, de les imaginer à poil, de se représenter la forme de leurs seins et de parier sur la couleur de leur chatte. Ça veut dire qu'il bande depuis que cette brune s'est

PAS CE SOIR

collée contre lui, bien obligée, wagon bondé. Charmante, tatouée et percée, reproduction parfaite de Lisbeth Salander. Elle a sûrement aussi un piercing sur les tétons. Et sans doute même sur le clitoris. Délice. Il s'imagine en titiller la bille de sa langue, de droite à gauche, de gauche à droite, la glisser entre ses dents et mordiller les lèvres de son sexe un peu trop vivement. La voit se pâmer, sur le point de jouir, l'entend gémir, s'enivre déjà de ses soupirs. Quand tout à coup, à mieux observer son visage, il découvre une gamine planquée sous le maquillage. Quel âge ? Quinze ? Seize ? Pas majeure en tout cas. Oublie ! Obsédé sexuel peut-être, maso, malade même, mais pas Matzneff. Ah, par chance, elle réussit à se décaler. Voilà facilement dix minutes qu'ils sont bloqués. La ligne 13 ne fonctionnera donc jamais. Encore plus bondée depuis que le tribunal de Clichy est terminé. Il finit par trouver une place assise à Gaîté, et à Plaisance, ça ne loupe pas, la machine à souvenirs s'enclenche. Temps retrouvé. D'un coup il revoit Isa pour la première fois. Toute menue. Pardessus beige, ceinture dénouée, foulard orange autour du cou. Peu maquillée. La moue irrésistible de sa bouche, le grain de beauté à droite de son nez. Son air mutin. Le claquement de ses talons quand elle monte dans le wagon. Les longues jambes qu'elle croise en s'asseyant sans le calculer, sans s'apercevoir un seul instant qu'il ne cesse de la dévisager depuis son siège. Ses yeux de biche baissés sur le bouquin qu'elle sort de sa besace. Sa concentration à elle et ses contorsions insensées à

PAS CE SOIR

lui pour tenter d'apercevoir le titre du roman qui la lui vole, déjà. Couverture blanche bordée de bleu. Éditions de Minuit. Une apostrophe et un mot. Qu'il finit par déchiffrer. *L'Amant*. Il la fixe tout le temps que dure son court trajet. La voit se lever, sidéré. Il faudrait s'approcher d'elle, trouver un prétexte, n'importe lequel, quelque chose à lui dire pour la retenir, attirer son attention. Mais non. Crétin collé au strapontin. Happé par la fiction. Les portes se referment. Une détresse à peine ressentie se produit tout à coup, une fatigue, la lumière sur le quai, qui se ternit mais à peine. Une surdité très légère aussi, un brouillard, partout. Le voici condamné à la laisser s'éloigner, à la regarder marcher vers la sortie. Fugitive beauté. Ne la verra-t-il plus que dans l'éternité ? Non, pas perdue, pas possible. Le tunnel ne l'a pas encore engloutie qu'il se promet de la retrouver. À peine rentré chez lui, il s'y met. Un papier, un crayon. Et le plus dur à trouver : l'inspiration. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, dix feuilles peut-être atterrissent en boule dans la corbeille. Peu importe. Il balbutie par écrit. Calme son impatience. Se hâte lentement, sans perdre courage. Hésite, se lance, rature, recommence. Non, ne pas avouer qu'il a jaloué cet Amant durant tout le trajet, trop direct. Lui confier qu'il aurait voulu être une ligne pour danser sous ses yeux ? Top mielleux. Il se gratte la tête, mordille son capuchon. Grosse concentration, yeux au plafond. Écrit, barre, recommence encore. Encore. Et encore. Ça va venir. Ça vient. Doucement

PAS CE SOIR

mais sûrement. Il n'est plus très loin, il le sent. Et puis oui, ça y est, il tient sa formulation. « Jeudi 20 novembre, 8 h 20, métro Plaisance. Ce n'est pas le bac, mais c'est tout comme. Ni limousine noire, ni chapeau d'homme. Juste vous, plongée dans votre livre, et moi, intimidé, de vous, déjà ivre. Fuite à Varenne. Vous reverrai-je ? » S'il peut aujourd'hui encore réciter mot pour mot, sans se tromper, le message qu'il a glissé dans une enveloppe libellée à l'adresse de *Libé*, service des petites annonces, Transports amoureux, c'est parce qu'Isa l'a toujours gardé et qu'ils l'ont encadré puis accroché dans le couloir dès l'emménagement dans leur premier appartement. Il avait bien sûr noté au verso son numéro. Téléphone fixe. Pas encore l'époque du 06. Et le miracle s'était produit : Isa l'avait appelé. Oh, pas tout de suite, pas le matin de la parution de l'annonce dans *Libération*. Mais quand même assez vite, dans l'après-midi. Elle avait un peu hésité, le lui avait confié dans le bistro où ils s'étaient retrouvés peu après son appel. Il n'en revenait pas. Dès que la sonnerie avait retenti, il l'avait senti. Qui d'autre si ce n'est elle ? Sa voix dans le combiné. Assez assurée. Il ne sait pas, pas encore, qu'elle n'en mène pas large. Heureusement, elle ne peut pas voir qu'il tremble comme une feuille. Morte de trouille et de trac. Pas de simagrée. D'emblée tout est très simple entre eux. Il n'en croit pas ses yeux. Ni ses oreilles. Elle dit qu'elle lit *Libé*, souvent même les petites annonces en premier. Elle dit qu'elle l'avait repéré aussi. Et qu'elle avoue ça le

PAS CE SOIR

scie. Il l'écoute, incapable d'articuler quoi que ce soit. Tout juste un oui quand elle lui propose de la retrouver au Rostand. À 18 h 30. S'il est libre, bien sûr. Bien sûr ! Sûr de rien en fait. Fait comme si. Comme si même pas peur, comme s'il allait de soi de s'installer en terrasse face au Luxembourg avec la femme qui, la veille, lisait en face de vous. Ne pas s'enfuir, ne pas s'en faire. Se laisser porter par la conversation qui se fait on ne sait comment, avec un naturel déconcertant. En crever de la séduire. Mais tout s'interdire. Mordre l'envie de l'embrasser. Déjà ? Non, mais calme-toi. La folie de rester sage. Lui sourire. Et silencieusement dire merci au métro Plaisance. La ligne 13 lui a-t-elle vraiment porté chance ? Vingt ans plus tard il se pose la question. Elle est drôlement difficile. Pourtant à l'époque, cette fille qui aimait Marguerite Duras et devant qui il était tout chose, pas question de la laisser passer. Mais pas pressé. Il avait pris tout son temps. Ne l'avait pas brusquée. Et d'ailleurs cela avait fait la différence, il l'avait compris, bien plus tard, au détour d'une confidence. Des garçons qui vous sautent dessus, ça court les rues. Alors que lui ne la brusque pas, qu'il passe la chercher à la librairie, lui parle de poésie, qu'il ait étudié les lettres avant de bifurquer vers le graphisme, qu'il aime Baudelaire autant que Rimbaud, marche des heures avec elle sans rien tenter, qu'il lui fasse la conversation entre deux clients et la raccompagne chez elle sans chercher à monter, ça lui avait plu. Il ne s'était rien passé pendant des

PAS CE SOIR

semaines. Deux mois même. Puis tout, d'un coup. Premier baiser, première nuit, lit une place partagé, plus quittés. Et si c'était à refaire ? Eh ben, il recommencerait. Il ne changerait rien. Rien de rien. Même annonce dans *Libération*, et tant pis pour le chagrin, la frustration et le dépit. C'est peut-être con, mais c'est comme ça.